

REMERCIEMENTS

Judith Albert remercie Gery Hofer.

Dana Claxton remercie Jeneen Frei Njootli.

Nik Forrest remercie Nelson Henricks, Alanna Thain et Nancy Tobin pour leurs conseils et leur encouragement. Les œuvres de Nik Forrest ont été réalisées grâce au soutien du Conseil des arts et des lettres du Québec.

Katrin Freisager remercie Bruno Jericke, Leo Jericke, Rolf Müller.

Aaron Pollard remercie Claudine Hubert pour son soutien.

White Frame remercie les artistes, Stella Händler, Maria Magdalena Z'Graggen et Lucie Mineau.

WHITEFRAME

prohelvetia



Conseil des arts
du Canada Canada Council
for the Arts

Où sommes-nous

Judith Albert

Dana Claxton

Nik Forrest

Katrin Freisager

commissaires Aaron Pollard
Chantal Molleur

22 septembre – 27 octobre 2018

OBORO un centre dédié à la
production et à la diffusion
des arts visuels et médiatiques

4001, rue Berri, porte 301, Montréal (Qc) H2L 4H2
www.oboro.net oboro@oboro.net 514.844.3250

TEMPORALITÉ, POÉSIE ET RÉSISTANCE

Où sommes-nous fait allusion à la place occupée dans l'espace d'exposition, évoquant la contemplation, le flux et un certain degré d'incertitude – avec ou sans point d'interrogation. Ce lieu d'enquête inclut l'espace psychique à l'intérieur et à l'extérieur du cadre de chaque œuvre, et l'espace génératif entre celles-ci et le public qui les absorbe.

Les quatre artistes de cette exposition proposent une diversité d'approches pour explorer des questions fondamentales sur le cadrage, la narration, les images fixes et en mouvement. Leurs pratiques vont de la performance à l'imagerie figurative et abstraite liant le corps au paysage. Réunis, leurs travaux respectifs expriment des préoccupations communes sur la perception et le désir d'à la fois perturber et enrichir l'imaginaire populaire en s'inspirant de stratégies et de discours d'avant-garde, féministes et postcoloniaux. Cette exposition déborde au sens propre comme au sens figuré des lieux d'exposition d'OBORO avec une abondance d'œuvres qui résonnent et rebondissent, pénétrant des espaces qui dépassent le cadre habituel de la galerie.

La pratique artistique de Judith Albert s'attache aux événements du quotidien, à l'histoire de l'art, aux traditions et aux lieux où elle a vécu. Ses natures mortes, très précises mais mobiles, et son utilisation de vocabulaires en voie de disparition inscrivent le cadre et, dans certains cas, l'architecture d'un espace dans la poésie du corps. Ses installations relient le langage et le geste aux environnements bâtis et au monde naturel. Il y a une collision d'échelles entre les œuvres et souvent en leur sein même. Albert superpose à répétition un endroit sur un autre : une page déchirée en deux rencontre une ligne entre la terre et l'eau ; un trou découpé dans un morceau de papier correspond à un cercle de traces de pas dans la neige. Les actions fantaisistes, rituelles et quotidiennes d'Albert s'enchaînent tranquillement et sans fin. Des petits gestes contiennent des univers entiers. La juxtaposition de la miniature et de l'infini suggère quelque chose de tout aussi ludique que sinistre.

À travers ses performances, ses installations vidéo et ses photographies, Dana Claxton entreprend la tâche colossale de parcourir des mondes, de déployer et de miner le langage visuel de la haute couture et de la culture populaire pour combler le fossé entre les cosmologies coloniales et autochtones, afin de défaire et de résister aux récits dominants sur les femmes autochtones. Cette sélection de deux photos et d'une vidéo de Dana Claxton semble à première vue fermement ancrée dans le figuratif. Cependant, ces œuvres soulignent et bouleversent également les préjugés sur la véracité photographique, la vérité et le regard tel qu'il est posé habituellement. La stratégie de Claxton évite le langage de la réconciliation et préfère déplacer les perspectives autochtones de la périphérie coloniale à un centre cosmique. Par une combinaison de défiance, d'optimisme et de flirt, Claxton construit des ponts qui permettent de reconnaître et de corriger les asymétries existantes.

Katrin Freisager est passée d'une pratique de photographie documentaire à la création d'imageries scéniques en studio. Dans ses différentes séries, elle agit sur la frontière entre la réalité et la fiction. Freisager nous fait voyager entre l'expérience et la mémoire, le passé et l'avenir, la suggestion et l'image différée. Il y a quelque chose de sauvage et d'incontrôlable dans les photographies de cette artiste qui dément le désir humain de domestiquer la nature, et au final la nature humaine. Les images choisies évoquent des lieux extérieurs, des paysages et des voyages interplanétaires, pourtant la plupart de ce que nous voyons a été capturé en studio. Alors que l'impulsion pour créer ces photographies émerge de la mémoire et de l'imaginaire de l'artiste, l'imprévu et l'incontrôlable jouent un rôle majeur dans le processus de Freisager, au cours duquel elle déploie encre, pigments, huiles, eau et autres éléments dans des dioramas en constante évolution qu'elle capture avec la caméra à des moments clés. Qu'il s'agisse d'évocation de paysages familiers ou d'atteindre un territoire inconnu, les images de Freisager séduisent autant qu'elles déstabilisent.

La pratique de Nik Forrest examine la normativité et lui résiste, se tournant souvent vers des stratégies plus abstraites, procédés analogiques et silences, par lesquels de simples gestes qui pourraient passer inaperçus acquièrent une signification. Forrest propose une réadaptation des sens où le public est invité à vivre le geste de l'artiste au-delà de l'objectif. Le résultat est une étude prismatique de la lumière tandis que son passage vers le capteur de l'appareil photo est influencé par les mouvements imprécis de la main humaine. Dans un effort pour syntoniser des fréquences hors de portée de l'oreille, Forrest a choisi d'enregistrer le son avec une antenne très basse fréquence (VLF). L'écran est réduit à de la lumière qui danse derrière une fenêtre et suit le mouvement du son dans l'espace. Forrest déploie une lucarne dans le plafond, faisant peut-être allusion aux sources de la bande sonore, enregistrée dans la pièce, ainsi que sur le toit qui la recouvre, et au sommet d'une montagne en dehors de la ville.

Chacune de ces œuvres pose la question du lieu, suscitant parfois un sentiment de localisation voire de dislocation. Réunies, les œuvres de Judith Albert, Dana Claxton, Katrin Freisager et Nik Forrest altèrent notre perception et notre compréhension de là où nous sommes. Rien n'est linéaire ni simple, mais plutôt courbé, complexe et lumineux. Ces quatre artistes établis ouvrent et bouleversent les concepts normatifs de l'espace et du temps, remettant en cause le partage entre la réalité et l'illusion.

Aaron Pollard
Chantal Molleur